

La fin du jour

Daniel Guénette

Numéro 44, printemps 1990

L'humour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guénette, D. (1990). La fin du jour. *Moebius*, (44), 55–60.

LA FIN DU JOUR

Daniel Guénette

L'action se passe à Paris, à la fin des années 40. Paul, un poète «canadien-français», file un mauvais coton. Ce que nous allons lire est extrait d'un travail en cours.

Rue de la Morgue. Il entre chez l'armurier. L'enseigne se lisait comme suit : Armes à feu — musée d'historigologie. Paul reprend ces derniers mots, en demande la signification.

— Les armes à travers le temps, répond le marchand. Je vends des armes à travers le temps.

Paul songe : musée des armes à feu... ou boutique historique des armes à feu, cela conviendrait mieux.

— Que puis-je faire pour vous? demande le petit bonhomme.

Paul est absorbé par la contemplation d'une magnifique armure. Très impressionnane. Et qui brille.

— C'est du grand art, fait le marchand. Voyez le heaume. Tout à fait contemporain de l'arbalète que voici. Tenez! à ses pieds.

Paul demande s'il peut toucher.

— Bien sûr... Si monsieur s'intéresse.

Il prend l'arme, la tourne en tous sens :

— Vous vendez aussi du contemporain?

— Plaît-il, mon bon monsieur?

— Vous vendez du moderne, des parabellums ou dans le genre?

— Ben oui, comme il est écrit sur l'enseigne : Armes à feu - musée d'historiologie.

— Historiologie, ça fait un peu curieux, non? C'est pas français!

— Justement.

— Justement quoi?

— Je ne suis pas Français. Je suis Belge.

— Et alors?

— Ben, c'est un pied de nez. Un pied de nez, du reste, efficace sur le plan commercial. Tenez! À peu près tous les défenseurs de la langue française qui passent devant, ben y s'arrêtent, outragés, en furie, grondant. Ils entrent dans ma boutique, tout plein d'invectives académiques à la bouche. Ils portent plainte. Contre! Ou alors, mais c'est tout comme, ils restent polis du début à la fin, y allant chacun de ses conseils, formulent des «Monsieur Petit, marchand d'armes nouvelles et anciennes», des «Musée marchand de l'arme à travers le temps», ou quelque machin du genre. Mais pendant qu'ils causent, oui ou non? ils en ont plein la vue, n'est-ce-pas? L'un finit par sortir, une lance à la main; l'autre avec un couteau musulman ou turc. Tenez! Hier, une arquebuse allemande, première période, une pointe de flèche amérindienne et une harpe éolienne, tout ça, disparu en moins d'une heure, emporté par des puristes.

— Une harpe?

— Oui, en effet. Il arrive que je donne dans l'antiquité musicale. C'est mon violon d'Ingres.

— Ah!

Puis Paul se tait. L'homme aussi. Mais pour un temps seulement. Car il finit par dire à son client que rien ne presse, qu'il peut fureter à sa guise et à son rythme.

Le poète flâne donc un peu. Il tourne autour du pot, regarde, sans voir, des armes de toutes sortes, des pièces de collection, des bizarreries. Les minutes s'écoulent. La tension monte en lui. Il hésite.

Le marchand derrière son comptoir démonte un vieux fusil. Paul finalement prend son courage à deux mains. Il vient en direction de l'homme. S'arrête devant. L'autre, absorbé, poursuit son travail. Le poète nerveusement toussoie. Le marchand lève les yeux.

— Il y a là un revolver qui me plaît.

— Lequel?

— Le tout petit là-bas.

Les deux hommes se déplacent dans l'allée centrale, repassent devant l'armure : Lequel?

— Celui-ci.

— Ah! Un bijou! Monsieur a du goût. C'est avec ce modèle que Garibaldi a fait toute son oeuvre, vous savez!

— C'est bien?

— Tout juste bon à faire peur. Garibaldi ponctuait ses discours avec des coups de feu. C'était assez convaincant. Il a d'ailleurs su se faire entendre, n'est-ce-pas?

Paul ne sait pas trop quoi penser de tout ça. Il commence à être agacé par ce petit homme dont l'humour lui semble douteux. C'est que Paul n'entend pas du tout à rire. Il regarde sans un mot les armes qui scintillent. Le marchand les époussette, faisant des «oh!», lâchant des «ah!», des «ceci est une pure merveille; savez que le Louvre n'en a pas de pareil!»

Puis, le silence à nouveau. Rompu, cette fois encore, par le petit homme :

— Mais dites donc, au fait. Pourquoi Monsieur désire-t-il une arme à feu?

— Euh... à... des fins d'auto-défense... Voilà, j'habite un quartier où les filous, chaque nuit, font des ravages. La semaine dernière, on a assassiné ma concierge. Alors, vous comprenez...

— Je vois. Je vois. Mais Monsieur possède-t-il un permis de la M.B.A.?

— Un permis! Faut-il un permis?

— Pour les armes automatiques, oui. Mais si vous optez pour une arme à caractère historiologique, alors là, non.

— Ben, voilà mon choix.

— Alors, dans ce cas, un pistolet sied tout à fait, à condition, bien sûr, qu'il soit répertorié, et figure dans le catalogue des pièces muséologiques.

— Je me porte acquéreur. Donnez-moi votre meilleur pistolet muséologique.

— C'est qu'il est très cher. C'est une pièce rare, ayant appartenu au marquis de la Salpêtrière. Je ne le céderai qu'au prix fort.

— C'est beaucoup trop cher... Avez-vous une arme efficace, qui soit facile de maniement et qui ne coûte pas les yeux de la tête?

— Mais si. J'ai un pistolet anglais de la période pré-romantique. Il est plutôt lourd, quoique court, mais de très faible portée. Son prix est on ne peut plus abordable. Seul problème! La mèche.

— Elle a quoi la mèche?

— Ben, je l'ai vendue; avant-hier. M'en reste plus, quoi! Mais, y s'en trouve. Seulement, elles se font de plus en plus rares. Je veux parler, bien sûr, de l'authentique, celle de l'époque.

— Mais une mèche contemporaine, ça irait?

— Pour sûr, mon p'tit Monsieur. Mais y'a un problème encore.

— Lequel?

— Même avec une mèche, un pistolet, c'est pas très pratique. Je veux dire contre les voyous. Enfin, ça n'élimine qu'un brigand à la fois. Faudrait compléter, avec un sabre, par exemple. Vous savez, ces gens-là viennent souvent en bande. S'ils sont deux, trois, ou six, un pistolet, c'est pas fameux. Non, croyez-moi, devriez sérieusement songer à obtenir un permis. Vous savez, je vends aussi des mitraillettes. C'est plus efficace.

— Non, non. Ça ira. Je veux ce pistolet. Vous avez des mèches?

— De toutes les couleurs du spectre. Bleu, blanc, rouge...

— Blanc, ça va. C'est combien?

— 75,000.

— Quoi!!!

— Nouveaux, Monsieur; mais ça comprend le pistolet.

— Mais c'est exorbitant!

— C'est le prix.

— Bon, j'achète. Mais faites vite.

— Très bien. Dès le début de la semaine prochaine, au plus tard mercredi, Monsieur pourra passer. Ça ira?

— Mais non, crie Paul. Je le veux tout de suite.

— Ah! mais c'est impossible. Je dois régler le tout, vérifier l'arme, m'assurer enfin qu'elle est en parfait état.

— C'en est trop! Z'avez pas n'importe quoi, qui soit prêt sur le champ?

— Mais si! Fallait-il spé-ci-fier... Voici un autre pistolet, à poudre chinoise celui-ci. C'est un pistolet d'arçon, un Sitting Bull. C'est un modèle relativement répandu, vous savez! Il est à vous pour moins que rien.

Paul enfin se sent soulagé. Il pousse un soupir de contentement. L'homme disparaît dans son arrière-boutique. Quelques minutes plus tard, il revient, sourire aux lèvres. Il fait ses vérifications d'usage. Ajuste la mèche et, parce que Paul le lui demande, s'occupe aussi de poudrer l'arme à feu. Paul sort son porte-monnaie. Il donne les billets, mais sans parvenir à réprimer son tremblement de toujours.

Le marchand l'examine alors attentivement par-dessus ses lunettes. Il a devant lui un bien drôle de pistolet, trouve-t-il, un bien sinistre personnage, il s'en aperçoit : Mais je suis marchand d'armes, non pas médecin, curé ou policier. Que le diable l'emporte! Je ne fais que mon métier.

Il tend le paquet au jeune homme, lequel se précipite dans l'allée centrale où il heurte l'armure de tantôt. L'âme du vieux guerrier semble se réveiller. Dans un combat ultime, la chose vacille sur son socle. Le marchand accourt, de peine et de misère évite le désastre. Des sueurs perlent sur son front.

Paul qui tient son paquet contre lui bredouille quelque confuse excuse. Il sort :

— Soyez tout de même prudent! lui lance le vendeur.

Il n'a pas fait deux pas dehors qu'il s'attaque fébrilement aux ficelles du paquet. À sa fenêtre, l'armurier l'ob-

serve à travers les stores, intrigué, voire même inquiet : on a beau ne pas être curé, on peut tenir à son prochain.

Le petit homme remarque le manège de Paul. Ce dernier arrête les passants. Un premier d'abord, qui fait signe que non. Un second pareillement. Un autre, toutefois, lui remet des allumettes. Paul le remercie de la tête, puis, rapidement quitte les lieux. Pris de remords, le marchand sort de sa boutique. C'est d'ailleurs l'heure de la fermeture. Il met la clef dans la serrure. Se retourne. Cherche.

La tête de Paul dépasse parmi la foule. À sa suite, le petit homme s'engouffre dans la rue grouillante. Il presse le pas. Finit par rejoindre son client, mais garde ses distances.

Le poète prend une rue obscure. Puis une autre, déserte.

Le jour tire à sa fin. Paul maintenant arrive dans un square. Derrière lui, l'armurier ralentit, se cache tout contre un platane et à nouveau l'espionne.

Paul prend place sur un banc. Il jette à droite et à gauche de furtifs coups d'oeil. Il sourit. Soudain, il s'agite, ouvre son paquet. La ficelle et le papier volent en tous sens. Enfin, il s'empare du pistolet et frotte une allumette : Malheureux, arrêtez...

Trop tard. Dans la nuit qui tombe, on peut voir de loin la petite flamme de la mèche. Elle est à la hauteur de la tête du poète. Le marchand arrive à toute vitesse. Le voici maintenant en face de Paul, de Paul qui attend la mort, ayant placé contre sa tempe le canon du Sitting Bull.

Il a les yeux fermés. Son visage est un masque impassible dont l'expression est éteinte. La mèche d'ailleurs, elle aussi, est éteinte. Elle a fait long feu.

L'homme se tait. Du temps passe. Paul finit par ouvrir les yeux. Il voit le petit homme. Le Belge lui sourit, et non pas Saint-Pierre.

Pris de peur, Paul laisse tomber l'arme et prend la poudre d'escampette. L'homme récupère le pistolet. Il court derrière le poète : Monsieur! Monsieur!

Mais à l'heure qu'il est, Paul est déjà loin. Bientôt, il sera dans la cage de l'escalier, regagnera son logis. Où il y a le gaz.